

Entretien avec **PHILIPPE CAUBÈRE** à propos de son spectacle sur André Benedetto, *Urgent, Criez !*

La révolte au cœur

Quand on sort de l'ascenseur la porte est déjà ouverte. L'accueil simple et chaleureux, le verre de vin rouge qui voisine sur la table avec le texte du prochain spectacle, prouvent que Philippe Caubère n'a rien perdu de ses racines méridionales !

L'US : Comment est né le projet ?

Philippe Caubère : Je l'avais en tête depuis longtemps. Je rêvais de dire les poèmes d'André Benedetto. Je pensais surtout aux *Poèmes du vent* écrits en 66-68, liés à sa pièce *Zone rouge* et à toute cette période un peu prophétique. Je n'osais pas trop lui en parler, il était imprévisible. Malheureusement ce qui a précipité le projet, c'est sa disparition.

Claude **Guerre** directeur de la Maison de la poésie qui a été comédien du Théâtre des Carmes, a accepté d'accueillir le spectacle.

L'US : De quels textes se compose le spectacle ?

Ph. C. : Le premier texte qui a eu pour moi l'effet d'un électrochoc est sur Jean Vilar. Il est extrait du recueil *Quatre hommes du Sud*, des textes écrits ou improvisés. Il y en aura qu'il a écrits sur Artaud et Jaurès. Le texte sur Vilar porte sur le festival d'Avignon, sur le fait qu'il a été créé par un acteur du Sud. C'est un message aux jeunes pour leur dire que l'idée du festival n'est ni une idée de metteur en scène ni celle d'agent de voyage, mais bien une idée d'acteur !

Urgent, criez ! est un hommage rendu à l'acteur et au poète pour rappeler que le théâtre appartient à l'acteur et qu'il ne doit pas être le fait de metteurs en scène, de programmeurs. Mon projet n'est pas seulement de dire Benedetto, c'est aussi le jouer, l'incarner avec son corps, avec ses gestes, ses regards.

Ses textes de maturité, je les ai mixés avec des textes de jeunesse liés à 68 alors qu'il est le poète de la « beat generation » provençale. Le jeune révolutionnaire qu'il a été n'est pas devenu un vieux réactionnaire, mais un sage, un penseur. La pensée 68 est devenue la matrice d'une pensée contemporaine forte.

L'US : Votre spectacle s'adresse-t-il aux jeunes ?

Ph. C. : Il s'adresse à ceux qui ont connu Benedetto et à tous les jeunes pour qui 68 est une interrogation. Dans le spectacle, des projections d'images donnent une réalité matérielle à cette histoire vivante, positive et font référence à ce qui aura été une vraie révolution contrairement à ce que disent les révisionnistes. Il y a un poème magnifique sur 68, un texte qui m'a suivi toute ma jeunesse et que je dis aujourd'hui. Il renvoie aux révolutions arabes. Tout à coup, la donne est changée, les théories s'effondrent.

L'US : Benedetto vous a toujours accompagné ?

Ph. C. : Ces dernières années, je le voyais moins mais je l'avais découvert en 69, à l'époque de *Xerxès* d'après *Les Perses*, une adaptation d'Eschyle pour trois blousons noirs. C'était l'idole du groupe d'étudiants aixois que nous formions. C'était à la fois Dean et Brando à qui il ressemblait. Il avait la même aura, le même charme, les mêmes caprices.

Benedetto, c'est une admiration de jeunesse. C'était mon premier maître avec Ariane. Le vrai pape d'Avignon avec Vilar, c'était Benedetto. Car, en plus d'écrire ses textes révolutionnaires, vivants, c'était un acteur fabuleux avec un accent à couper au couteau.



L'US : Le théâtre de Benedetto est engagé, politique...

Ph. C. : Son œuvre est tellement inspirée par la politique qu'on a tendance à le cantonner aux années 68 mais Benedetto, c'est surtout le regard du poète.

Avec le spectacle, j'espère amener le public à comprendre que c'est de la haute littérature, de la haute pensée. Ce n'est ni nostalgique ni daté. C'est vigoureux, c'est une pensée totalement originale et pas du tout formatée sur l'époque. C'est une pensée d'acteur. Du théâtre de la vie. Un théâtre que la mort n'intéresse pas.

L'US : Le théâtre s'est beaucoup assagi depuis...

Ph. C. : Benedetto parlait aussi bien des banlieues que de Rosa Luxemburg, de son point de vue d'homme du Sud. Le succès, il n'en voulait pas et c'est sans doute ce qui lui a permis de tenir la même ligne jusqu'au bout. Après 68, il y a eu en Provence pléthore de troupes engagées, mais il n'y avait ni chez La Carriera, l'Olivier ou Renata Scant, la force poétique de Benedetto.

Il y a sans doute aujourd'hui un affaiblissement de la création. Mes émotions de spectateur sont devenues plus rares.

Une œuvre doit être faite pour la vie, pas pour mourir... ■

Propos recueillis par Francis Dubois

• Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris.